
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01449202 9

ÉTUDES ET DOCUMENTS SUR LA GUERRE

omment les Austro-Hongrois ont fait la guerre en Serbie

OBSERVATIONS DIRECTES D'UN NEUTRE

par

R. A. REISS

Professeur à l'Université de Lausanne



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS, 5e

: 0 fr. 50

ÉTUDES ET DOCUMENTS SUR LA GUERRE

COMITÉ DE PUBLICATION

ÉTUDES ET DOCUMENTS SUR LA GUERRE

Comment les Austro-Hongrois ont fait la guerre en Serbie

OBSERVATIONS DIRECTES D'UN NEUTRE

par

R. A. REISS

Professeur à l'Université de Lausanne



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS, 5e

1916

TABLE DES MATIÈRES

COMMENT LES AUSTRO-HONGROIS ONT FAIT LA GUERRE EN SERBIE

OBSERVATIONS DIRECTES D'UN NEUTRE

Une des caractéristiques de la présente guerre est qu'on a dû mobiliser non seulement les armées et les services sanitaires, mais aussi les criminalistes. C'est ainsi que, criminaliste praticien, je fus invité par le Gouvernement serbe à me rendre en Serbie, pour aller juger, après avoir vu de mes propres yeux, de la conduite des troupes austro-hongroises dans ce malheureux pays.

Très peu de temps après le commencement de la guerre, un cri de détresse avait retenti, poussé par la Serbie; les Serbes accusaient l'armée d'invasion austro-hongroise d'abominables excès; mais le public, au moins dans les pays neutres, restait sceptique. J'avoue que moi-même je ne fus pas convaincu par la lecture des doléances serbes. Cependant, lorsque j'ai reçu l'invitation du Gouvernement serbe, j'ai cru de mon devoir d'y répondre. N'est-ce pas le devoir d'un honnête homme, si vraiment des cruautés méthodiques ont été commises, de les dénoncer, et, s'il s'agit seulement de cas isolés, de démontrer qu'on ne peut rendre toute une armée responsable des méfaits de quelques apaches, comme on en trouve forcément quelques spécimens dans toutes les nations?

Je suis donc parti et j'ai fait mon enquête avec toutes les précautions nécessaires. Je ne me suis pas contenté d'interroger des centaines de prisonniers autrichiens et des cen-

taines de témoins oculaires; je suis allé sur place, parfois au milieu des obus, pour me rendre compte de tout ce qu'il était possible de constater. J'ai ouvert des tombes, j'ai examiné des cadavres et des blessés, j'ai visité les villes bombardées, je suis entré dans les maisons et j'y ai mené une enquête technique selon la méthode la plus scrupuleuse; en somme, j'ai tout fait pour constater et vérifier les faits que je rapporte dans ce travail. Je n'y ajouterai pas de commentaires inutiles. Je laisserai parler mes témoins et je relaterai mes constatations. Le lecteur se fera lui-même son opinion.

* * *

Balles explosibles

Après la défaite des Autrichiens au Iadar et au Tzer, les soldats serbes revenant du front racontaient que, lorsque l'ennemi tirait sur eux à balles, on entendait deux détonations · le bruit sec de la balle au départ du fusil et une seconde détonation paraissant se produire tantôt derrière, tantôt devant eux. On devait bientôt avoir l'explication de cette énigme. On trouva, en effet, dans les cartouchières des prisonniers de guerre autrichiens, des cartouches tout à fait semblables, à l'extérieur, aux cartouches ordinaires, à l'exception d'une bande noire ou rouge qui entourait la douille près du col. En les ouvrant, on constata que c'étaient de véritables balles explosibles, dont l'usage est interdit par les règles et conventions de la guerre (fig. 1).

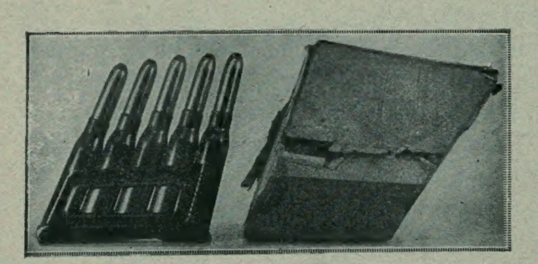


Fig. 1. — Chargeur rempli de cartouches à balles explosibles. — Son enveloppe.

Par la suite, l'armée serbe n'a pas seulement trouvé de telles cartouches sur les prisonniers; elle a aussi saisi des

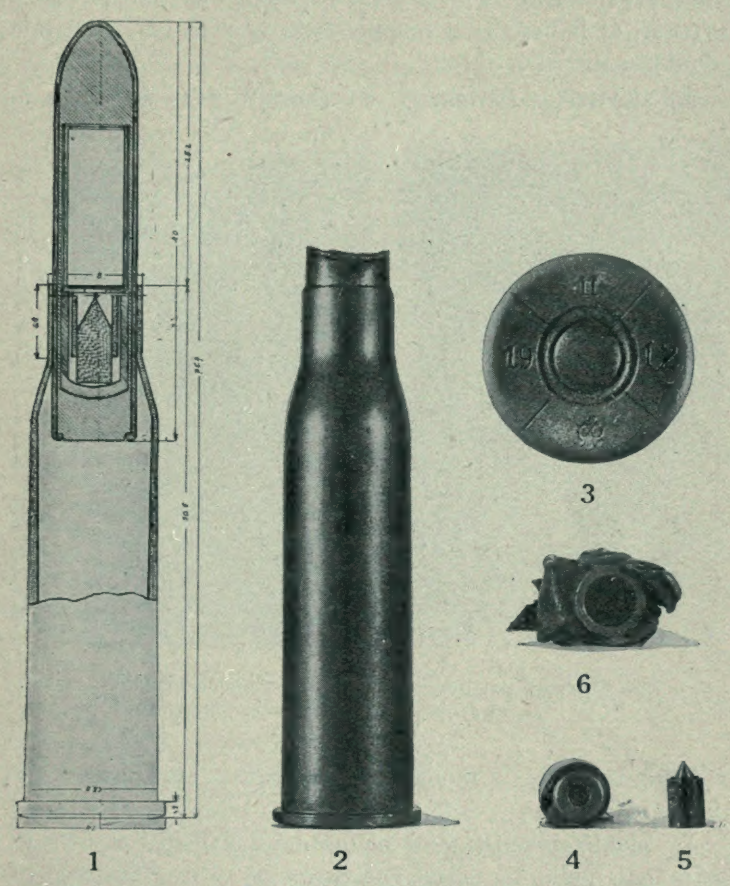


Fig. 2. — 1. Schéma d'une cartouche à balle explosive; 2. Récipient à poudre; 3. Fond de la douille avec l'aigle autrichienne et la date de 1912; 4. Glissière; 5. Percuteur; 6. Récipient pour le 4 et le 5.

caisses entières qui en étaient remplies. En outre, des bandes de mitrailleuses furent trouvées, entièrement ou partiellement garnies de cartouches à balles explosibles.

L'étiquette des cartons contenant les chargeurs munis de

ces cartouches portait soit la mention *Einschusspatronen*, soit encore 10 *Stück, scharfe Uebungspatronen*. Les cartouches proviennent de la fabrique d'État de Wellersdorf près Vienne, et la base de la douille porte la date 1912 et l'aigle double autrichien (fig. 2).

En ouvrant la cartouche, on constate dans la douille la

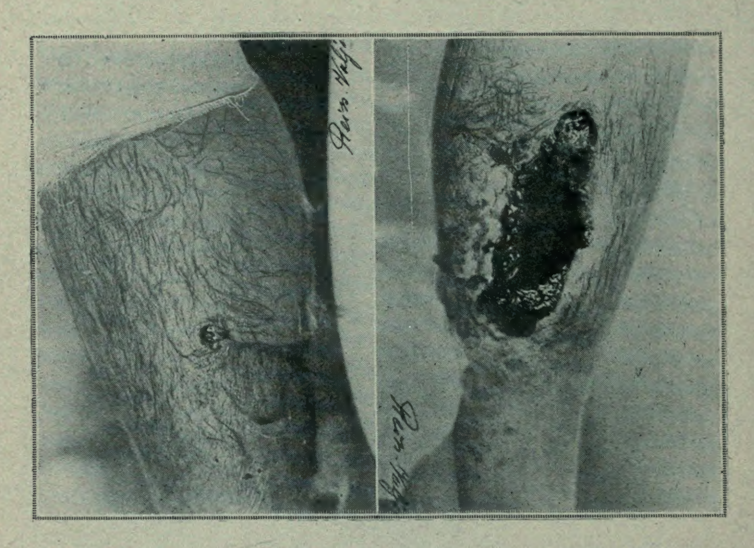


FIG. 3. — Blessure par balle explosible ; à gauche, orifice d'entrée ; à droite, orifice de sortie.

charge normale de poudre. La balle est constituée de la façon suivante :

Le manteau contient du plomb dans la pointe et dans la base de la balle. La partie antérieure de cette dernière contient, en outre, un récipient cylindrique entouré d'une feuille de plomb. Il est rempli, d'après l'analyse faite au laboratoire de Kragujevatz, d'un mélange de poudre noire comprimée avec un peu d'aluminium. Au fond du récipient, est posée une amorce de fulminate de mercure.

En arrière de ce premier récipient, s'en trouve un second, en acier, renfermant une glissière en laiton dans laquelle est

enchâssé un percuteur. Si la balle, dans son trajet, est arrêtée par un obstacle quelconque (os, bois, etc.), le percuteur, poussé en avant par la vitesse acquise, vient frapper l'amorce et provoque ainsi l'explosion de la poudre, partant, celle de la balle. Suivant le réglage de la glissière, c'est-à dire suivant que celle-ci est plus ou moins serrée, laissant le percuteur jouer plus ou moins librement, l'explosion se produit dès que la balle rencontre le moindre obstacle ou seulement quand sa course est fortement ralentie (fig. 2).

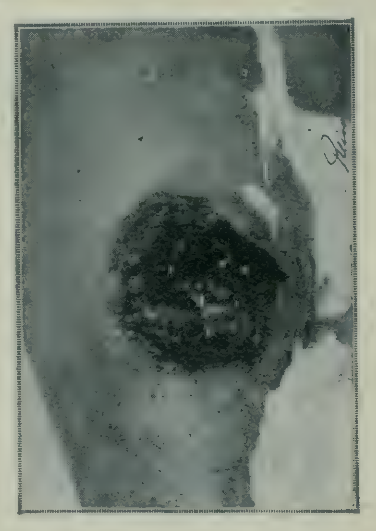


Fig. 4. — Blessure par balle explosible (jambe); orifice de sortie (en forme de champignon).

Cette balle présente donc nettement tous les caractères des balles explosibles, telles qu'elles furent employées jusqu'à présent pour la seule chasse aux pachydermes.

J'ai vu un très grand nombre de blessures provoquées par les *Einschusspatronen*, soit dans les hôpitaux, soit dans les ambulances de première ligne, soit même sur les champs de bataille. En général, l'orifice d'entrée est normal et petit. L'orifice de sortie, par contre, est énorme (fig. 3) et les chairs sont souvent projetées en dehors en forme de champignon (fig. 4). L'intérieur de la plaie est déchiqueté et les os rencontrés sont brisés en petits fragments. La balle, en faisant explosion dans l'intérieur du corps, est déchirée et ses fragments agissent comme une vraie mitraille. Ajoutez de plus l'action des gaz. Les blessures sont donc fort graves : un membre atteint par une balle explosible est presque toujours condamné ; une blessure dans la tête ou le tronc est inévitablement mortelle.

Les balles ordinaires, tirées à très courte distance, peuvent aussi provoquer des blessures à orifice d'entrée normal et à orifice de sortie très grand ; mais ces blessures, dont j'ai vu un assez grand nombre, ne possèdent pas un canal à excavation intérieure aussi considérable que les plaies faites par des balles explosibles. Nous avons d'ailleurs fréquemment retiré, de l'intérieur des plaies, des pièces déchiquetées de balles explosibles (fig. 5).

Il n'y a donc aucun doute que ces balles explosibles autrichiennes furent employées contre les soldats serbes. Le nombre des blessés montre que cet emploi fut très fréquent. Le médecin-major Lioubischa Voulovitch a constaté par exemple, au sixième hôpital de réserve de Valievo, 117 cas, en neuf jours, de blessures par balles explosibles.

J'ai interrogé un grand nombre de prisonniers austro-hongrois sur l'emploi des *Einschusspatronen* et leurs réponses m'ont permis de constater ce qui suit :

1° Les cartouches à balles explosibles étaient en usage dans les régiments 16, 26, 27 (hongrois), 28, 78, 96 et 100.

2° Elles n'ont été distribuées aux troupes que vers le milieu de septembre, c'est-à-dire après la défaite du Iadar et du Tzer.

3° Les soldats ne les connaissaient pas avant la guerre : « Elles sont toujours enfermées en temps de paix et leur emploi est exclusivement réservé à la guerre », me dit le témoin n° 27.

4° On avait dit à quelques soldats que c'étaient des cartouches pour rectifier le tir

5° A beaucoup d'autres, on avait avoué que c'étaient des balles explosibles, qui provoquaient des blessures très graves.

6° Les bons tireurs et les gradés recevaient 5 à 30 de ces cartouches.

Lorsqu'on dénonça cet emploi des balles explosibles contre les Serbes, les Autrichiens démentirent d'abord le fait. Plus tard, ils avouèrent utiliser des cartouches spéciales pour rectifier le tir. Les *Einschusspatronen* devaient permettre de vérifier la portée du tir par la fumée pendant le jour, par la flamme pendant la nuit, fumée et flamme se produisant par

l'explosion du mélange de poudre et d'aluminium contenu dans le récipient intérieur de la balle.

J'ai fait des essais de tir avec ces cartouches et je crois impossible qu'on puisse vraiment rectifier utilement le tir avec la fumée et la flamme. En ce qui concerne la fumée, sa quantité est relativement petite et ne se voit pas distincte-

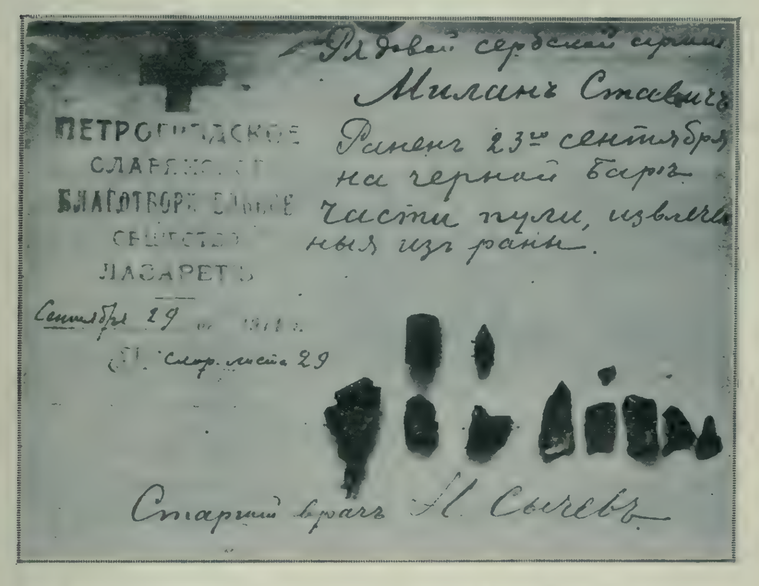


Fig. 5. — Fragments d'une balle explosible extraits de la blessure d'un soldat serbe à l'hôpital russe de Valievo.

ment à longue distance. De plus, comme pour les mélanges explosifs d'aluminium ou de magnésium employés en photographie, la fumée est chassée immédiatement par l'expansion des gaz à une hauteur plus ou moins grande et le nuage de fumée ne se forme qu'à une distance assez importante du lieu de l'explosion. Il est donc impossible que la fumée puisse indiquer si l'objet est réellement touché.

Quant à la flamme, elle se voit bien pendant la nuit, mais comment veut-on juger si la flamme se produit ou non sur l'objet visé ?

En voyant briller dans la nuit une petite lumière permanente, il est déjà presque impossible de reconnaître sa distance parce que les éléments de comparaison font défaut. Comment veut-on reconnaître une distance à l'aide d'une lueur extrêmement fugace ?

Enfin, quand l'explosion se produit dans le corps d'un homme, on ne peut voir ni fumée ni flamme. De quelle façon peut-on alors vérifier le tir? Uniquement par la vue de l'homme qui tombe et qu'une grave blessure a mis définitivement hors de combat. Cette mise hors de combat paraît être le vrai but des *Einschusspatronen*, car, comme me l'ont témoigné les prisonniers austro-hongrois, il ne leur fut pas défendu de tirer avec elles sur l'ennemi ; quelques-uns me rapportaient même qu'on les y avait engagés, tout en leur faisant connaître que c'étaient des cartouches à balles explosibles. Comment, d'ailleurs, s'expliquer le fait que ces cartouches, soi-disant faites pour régler le tir, n'aient été connues des soldats que pendant la guerre, et même seulement après la grave défaite des Austro-Hongrois au Iadar et au Tzer ?

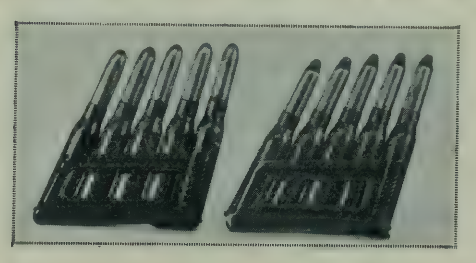


Fig. 6. — A gauche, cartouches austro-hongroises ordinaires ; à droite, cartouches expansives, trouvées sur les champs de bataille de Crnabara et Paraschnitza.

Les Austro-Hongrois ont employé aussi des balles expansives (dum-dum) fabriquées en 1914. Je possède des spécimens de ces cartouches à balles expansives, beaucoup moins dangereuses que les cartouches à balles explosibles, et qui furent trouvées, en caisses, sur les champs de bataille de Crnabara et Paraschnitza (fig 6).

Bombardement de villes ouvertes et destruction de maisons.

Le bombardement de villes ouvertes entrait également dans le programme de la *Strafexpedition*, l'expédition de châtiment, comme disent les Austro-Hongrois. Ainsi furent bombardées les villes de Belgrade, Chabatz, Losnitza. J'ai visité ces trois villes pendant le bombardement; voici ce que j'y ai constaté :

Belgrade. — J'étais à Belgrade du 2 au 4 octobre 1914. A cette date, les Autrichiens avaient bombardé la ville pendant trente-six jours et autant de nuits. Belgrade est une ville ouverte, car son ancienne forteresse turque ne peut pas être considérée comme un ouvrage de défense moderne. C'est un monument historique intéressant et rien de plus. Cela n'a d'ailleurs nullement empêché les Austro-Hongrois de la bombarder copieusement.

Les obus sont envoyés indistinctement sur les maisons privées, sur les bâtiments d'Etat et sur les fabriques. Ainsi l'Université est presque entièrement détruite, le Musée National serbe n'existe plus, l'ancien Palais Royal est endommagé; de même, l'Hôtel de la Loterie et la Gare du chemin de fer. La fabrique de la Régie des Tabacs est entièrement brûlée par les obus incendiaires.

Les légations de Russie et d'Angleterre ont reçu des obus autrichiens malgré le drapeau espagnol qui flottait sur leur toit, et les artilleurs autrichiens trouèrent, à deux reprises, leur propre légation.

J'ai examiné si les maisons particulières endommagées ou détruites par le bombardement se trouvaient à proximité des bâtiments de l'État, et j'ai constaté que, la plupart du temps, ce n'était pas le cas. Il faut en conclure que les Autrichiens cherchaient à détruire ces maisons. Il y avait 60 bâtiments d'État et 640 maisons privées touchés par les projectiles.

Les hôpitaux mêmes ont été atteints. Ainsi l'Hôpital géné-

ral de l'État fut bombardé à quatre reprises; l'habitation de l'administrateur, la salle d'opération de la section chirurgicale, qui se trouve dans la cour en un pavillon spécial, et l'asile d'aliénés furent endommagés.

J'attire l'attention des lecteurs sur le bombardement de l'Université, du Musée National et de l'Hôpital. La Convention de La Haye, signée par l'Autriche-Hongrie, stipule cependant expressément que les bâtiments destinés à la science, aux arts et à la charité doivent être préservés s'ils ne servent pas à un but militaire. Or, ces édifices n'ont pas servi à des usages militaires, et ils ne se trouvaient pas à proximité de bâtiments dont la destruction fût nécessaire pour des raisons stratégiques.

J'ai constaté également, un peu partout, des traces de bombardement à l'aide de shrapnells; notamment, l'Université et ses salles de cours sont criblées de balles provenant de ces projectiles; j'en ai gardé un certain nombre comme pièces à conviction. Or, le shrapnell n'est utilisé dans la guerre normale que contre les forces ennemies, jamais pour le bombardement de villes ouvertes. L'emploi de tels engins de mort démontre que les Austro-Hongrois ont cherché à atteindre la population civile de Belgrade.

Lors de mon enquête à Belgrade, 25 civils avaient été tués par le bombardement et 126, blessés. Parmi ces derniers, 37 avaient été atteints par des shrapnells et 87 par des obus.

Chabatz. J'étais à Chabatz du 22 au 24 octobre 1914. Chabatz est une des villes les plus riches de la Serbie. Lors de ma visite, elle avait déjà subi l'invasion des Autrichiens, qui en furent délogés après leur défaite du Iadar et du Tzer. Cette ville, depuis le commencement de la guerre, a été bombardée presque journellement; aussi n'y restait-il plus que très peu de civils. Le centre de la ville était presque entièrement détruit à l'aide d'obus ordinaires et de projectiles incendiaires. De la plupart des maisons, il ne restait plus que les façades noircies par le feu. Il y avait en tout 486 maisons détruites ou endommagées. Le bombardement de cette ville

ouverte n'avait aucune utilité stratégique, car les positions serbes étaient au dehors.

Losnitza. J'ai constaté à Losnitza la même rage de destruction qui m'avait déjà frappé à Chabatz. J'étais dans cette ville où il n'y avait plus ni soldats ni civils, et pourtant les obus incendiaires ou autres continuaient à pleuvoir!

Les maisons incendiées par les soldats de l'armée d'invasion sont innombrables. On en a brûlé, en ville et à la campagne, sans aucune nécessité. Lors de mon enquête, et rien que dans quatre cercles du district de Chabatz, 1 658 maisons avaient été incendiées : cercle de Potzerski, 232; cercle de Matchvanski, 457; cercle de Asboukavatzki, 228; cercle de Iadranski, 741. Il est à remarquer que ces cercles sont des cercles agricoles et que les 1 658 bâtiments incendiés sont des maisons de villages. Par suite de ces incendies, 1 748 familles des quatre cercles sont sans abri.

Que l'incendie ait été organisé par l'armée d'invasion, la preuve en est la déposition du maire de Petkovitza, Pantelia Maritch, dans laquelle il déclare que les soldats austro hongrois avaient avec eux de petits pots en fer-blanc. Ils badigeonnaient avec le contenu de ces pots les maisons où ils voulaient mettre le feu et les allumaient ensuite avec des allumettes. Des renseignements semblables m'ont été donnés à d'autres endroits.

***

Massacres de soldats prisonniers ou blessés

Les massacres de soldats serbes faits prisonniers par l'armée austro-hongroise ont été fréquents. J'en ai eu la confirmation par les témoignages de prisonniers autrichiens, par les rapports officiels des autorités militaires serbes, par les dépositions de témoins oculaires et, enfin, par les documents photographiques pris sur place. Je vais publier quelques dépositions dans lesquelles je remplace les noms de mes témoins austro-hongrois par des lettres de fantaisie,

pour ne pas leur créer de désagréments quand ils rentreront dans leur pays.

A. X., du 16e régiment d'infanterie, a vu à Preglevska Tzerkva, dans un petit bois, 11 ou 12 blessés serbes qui demandaient du secours. Nagj, lieutenant au 37e régiment hongrois, défendait de les secourir, et menaçait même de son revolver ceux qui voulaient le faire. Les soldats hongrois ont égorgé les blessés avec leurs couteaux et leurs baïonnettes.

B. X., du 28e régiment de ligne, raconte que, non loin de Kroupanj, un blessé serbe gémissait sous un arbre. Un soldat autrichien du 27e régiment le tua à coups de revolver.

C. X., du 78e régiment d'infanterie, a vu à Chabatz que trois soldats hongrois (un caporal et deux soldats) emmenaient un soldat serbe prisonnier pour le fusiller.

E. X., du 28e régiment d'infanterie. Après un engagement près de Kroupani, E. X. parcourt le champ de bataille, accompagné d'infirmiers militaires, et trouve deux soldats serbes blessés. Il veut les envoyer au *Hülfsplatz* (ambulance de première ligne), mais les soldats autrichiens refusent de leur porter secours et il faut un ordre formel pour les faire obéir. E. X. accompagne les deux blessés. Lorsqu'ils passent à côté du 78e régiment hongrois, les soldats de ce régiment frappent les blessés à coups de poing ; à un moment donné, une vraie bagarre éclate parce que les Hongrois veulent achever les blessés serbes à coups de baïonnette. E. X. demande secours aux officiers qui l'aident à transporter ses protégés à l'ambulance.

Mladen Simitch, originaire de Bobova, soldat serbe du 17e régiment d'infanterie, 2e compagnie, 2e bataillon. Il était dans les tranchées, avec beaucoup d'autres blessés et tués, lorsque les Autrichiens arrivèrent. Ils ont achevé les blessés. Simitch a fait le mort et s'est sauvé ensuite en rampant ; mais les Autrichiens s'en sont aperçus et ont tiré sur lui.

Le commandant du 1er régiment d'infanterie serbe rapporte (en date du 13 octobre 1914, Acte O, nº 280) : Près de la rivière de Schtipliane, les Autrichiens ont fait prisonniers environ

10 blessés du 3e régiment surnuméraire. Ces blessés furent pansés. Lorsque les Autrichiens se virent obligés de quitter leurs positions, par suite de l'attaque du 2e bataillon du 3e régiment serbe, ils ont fusillé les blessés afin de ne pas les laisser reprendre vivants par les Serbes. Les blessés furent trouvés pansés, mais morts.

A Iovanovatz, près de Chabatz, environ 50 soldats du second ban, appartenant aux 13e et 14e régiments (division de



Fig. 7. — Soldats du second ban tués à Iovanovatz après s'être rendus (13e et 14e régiments. — Photographie prise le 25 août 1914).

Timok), s'étaient rendus aux Autrichiens et leur avaient remis leurs armes. Ils furent cependant tous massacrés par les soldats austro-hongrois dans l'intérieur d'une maison (fig. 7). Peu de temps après, les Serbes, réoccupant Chabatz, ont trouvé des tas de cadavres dans la ferme de Iovanovatz. Des photographies furent prises et temoigneront pour toujours de cet acte contraire à toutes les lois de la guerre.

Parfois les corps des soldats blessés furent mutilés avant ou après leur mort. Des photographies, en possession du

Gouvernement serbe, en témoignent. Ainsi, le capitaine J. Savitch a photographié, le 11/24 août 1914, le corps d'un jeune soldat serbe auquel les Autrichiens avaient arraché la peau du maxillaire inférieur.

* * *

Massacres de civils. Quelques dépositions de prisonniers austro-hongrois.

A. X., du 26e régiment, dépose : Il a été ordonné, et l'ordre fut lu au régiment, de tuer et brûler tout ce qu'on rencontrerait au cours de la campagne et d'anéantir tout ce qui est serbe. Le commandant Stanzer ainsi que le capitaine Irketitch ordonnaient d'attaquer la population serbe. Avant la deuxième invasion, ordre fut donné le 10 septembre à Yanja de conquérir et d'anéantir le pays. La population civile devait être faite prisonnière. Un paysan, qui montrait le chemin à la troupe, fut fusillé par le commandant Stanzer et ses soldats qui firent feu sur lui à cinq reprises. Une autre fois, un soldat croate, nommé Dochan, se vantait d'avoir tué une femme, un enfant et deux vieillards et invitait ses camarades à venir voir ses victimes avec lui.

B. X., du 78e régiment, dit que les supérieurs ont ordonné de n'épargner personne. Le premier lieutenant Fojtek, de la 2e compagnie de marche, a dit à Esseg (la garnison du 78e régiment) qu'il faut montrer aux Serbes ce que sont les Autrichiens. Il ne faut rien épargner et tout tuer.

C. X., du 78e régiment, raconte que le premier lieutenant Bernhard a dit qu'il faut tuer tout ce qu'on trouve vivant. Le major Belina a donné à ses hommes la permission de piller et de voler tout ce qu'ils trouveraient.

D. X., caporal du 28e régiment de landwehr, dépose : A Chabatz, les Autrichiens ont tué près de l'église plus de 60 civils, qui étaient d'abord enfermés dans le temple. On les a massacrés à la baïonnette pour économiser les muni-

tions. Huit soldats hongrois exécutaient cette besogne. D. X. n'a pas pu voir ce spectacle et est parti. Les cadavres restèrent deux jours sur place avant d'être enterrés. Parmi les victimes, il y avait des vieillards et des enfants. L'ordre du massacre fut donné par le général et les officiers.

E. X., du 6e régiment d'infanterie. Le capitaine hongrois Bosnai avait donné l'ordre, avant de passer la frontière, de tuer tout ce qui vit, depuis l'enfant de cinq ans jusqu'au plus



FIG. 8. — Femmes et vieillards massacrés à Krivaia.

vieux. Lorsque la frontière fut passée et lorsque la troupe arriva au premier village serbe, le capitaine ordonna d'incendier deux maisons et de tout tuer, même les enfants au berceau. Environ 30 femmes, les enfants, les vieillards furent capturés et poussés devant les troupes pendant le combat. E. X. a vu ces civils blessés ou tués par les balles des deux adversaires. Cela se passait à Okolischte.

F. X., du 2e régiment bosniaque. Au troisième village, à partir de Lioubovia, son régiment a rencontré des paysans brûlés sur le foin par le 100e régiment. L'ordre de ce massacre a été donné par le lieutenant-colonel Krebs du susdit régiment.

Le premier lieutenant Stibitch du 2ᵉ régiment a fait des observations à Krebs et lui a demandé la cause de cette exécution barbare. Krebs lui a répondu que c'étaient des comitadjis, et que d'ailleurs cela ne le regardait pas.

G. X., du 28ᵉ régiment d'infanterie, dépose qu'à la première invasion les troupes autrichiennes tuaient tous les habitants et les blessés. Le lieutenant Iekete a capturé 25 paysans et les a amenés chez son capitaine. Celui-ci, après les avoir alignés, donnait à chacun des coups de pied. S'ils criaient, ils étaient fusillés de suite.

H. X., du 28ᵉ de ligne, dit que les Hongrois ont dévasté

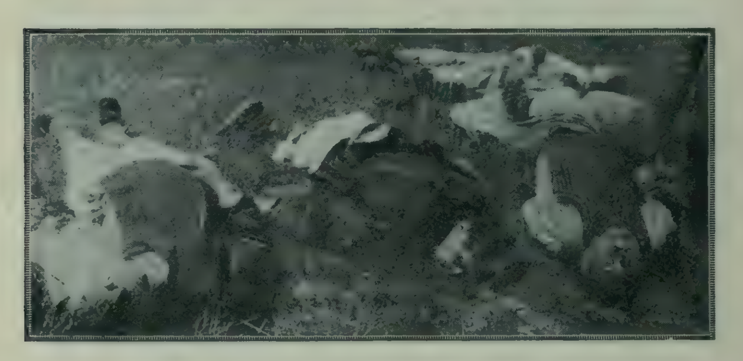


Fig. 9. — Jeunes gens de 15-17 ans, massacrés au village de Glichitch. Remarquer les blessures du sommet du crâne et les yeux crevés.

tous les villages serbes en Sirmie. Le capitaine Eisenhut a donné l'ordre d'abattre tout ce qui vit en Serbie. Des paysans musulmans de la Bosnie suivaient toujours le train d'équipage pour piller.

I. X., du 3ᵉ régiment d'infanterie bosniaque. Lorsque son régiment arriva à Zvornik, il y avait des prisonniers civils serbes, des femmes et des enfants. I. X. leur donna du pain, mais un caporal le vit et le fit attacher à un arbre pendant deux heures. A Tousla, il y avait également beaucoup de prisonniers civils serbes, surtout des femmes et des enfants.

Lorsque ces femmes traversaient la ville, les soldats croates leur crachaient à la figure. Le 29 septembre, arrivèrent

150 nouveaux prisonniers civils à dix heures du soir. C'étaient des vieillards, des femmes et des enfants. Les femmes ne pouvaient plus se traîner et les soldats les poussaient en avant à coups de crosse de fusil. Les soldats du 60e régiment avaient fait prisonnier un jeune homme de dix-huit ans qu'ils pendirent à un arbre.

K. X., du 16e régiment d'infanterie. A Dobritch, K. X. a vu, le 16 ou 17 août, des soldats du 37e régiment hongrois tuer



Fig. 10. — Famille massacrée à Krivaia.

à coups de baïonnette 11 ou 12 enfants de six à douze ans. Le massacre fut commandé par le premier lieutenant Nagj. K. X. était à trente ou quarante pas des soldats massacreurs. Le lieutenant colonel Piskor, du 16e régiment, passa à ce moment et interpella Nagj : « Pourquoi fais-tu une telle cochonnerie? » L'autre lui répondit : « Tu as ta troupe à laquelle tu peux commander, mais pas à la mienne. J'ai des ordres supérieurs. »

Dans mon dossier j'ai encore une série de dépositions d'autres soldats austro-hongrois, faits prisonniers par les Serbes, qui racontent des massacres et des atrocités dont

la population civile des régions envahies fut victime. Mais je crois que ces quelques échantillons suffiront pour prouver aux lecteurs que même les soldats austro-hongrois avouent les excès commis par un certain nombre de leurs camarades et, ce qui est plus important, que, le plus souvent, ces excès furent commandés par leurs chefs (fig. 8, 9, 10).

J'attire l'attention sur le témoignage de H. X., du 28e de ligne, qui dit que les Hongrois ont dévasté tous les villages serbes en Sirmie, donc sur leur propre territoire. D'autres témoins m'ont confirmé les dires de H. X., et il paraît qu'en Bosnie aussi il y a eu beaucoup d'excès commis par l'armée austro-hongroise. D'ailleurs, le document suivant, trouvé par le 4e régiment surnuméraire d'infanterie et envoyé le 23 août (ancien style) au commandant de la 1re armée serbe par l'état-major de la division de Timok, 2e ban, est une preuve de ce que j'avance. En voici le texte :

K. u. K. 9 Korps Kommando.
R. N° 32.

Ruma, le 14 août 1914.

Sur ordre du A. O. K. Op. Kr. 259.

Par suite de l'attitude hostile de la population de Klenak (1) et de Chabatz, on prendra de nouveau des otages dans toutes les localités serbes, même situées de ce côté de la frontière, qui sont ou seront occupées, et ils seront maintenus dans la troupe. Ces otages devront être tués de suite en cas de crime des habitants contre la force armée (complots, trahison), et les villages ennemis devront être incendiés. Le commandant du corps d'armée se réserve d'incendier les villages sur notre propre territoire.

Cet ordre sera communiqué sans retard à la population par les autorités politiques.

HORTSTEIN, *général* (2).

(1) Klenak est sur le territoire hongrois.

(2) K. u. k. 9 Korpskommando.
R. N° 32

Ruma, am 14. August 1914.

Auf Befehl des A. O. K. Op. Kr. 259. Zu Folge feindseligen Verhaltens der Bevölkerung von Klenak und Chabaz sind in allen serbischen Orten auch diesseits der Grenze, die von Truppen belegt

***

Quelques rapports officiels d'officiers serbes.

Le commandant en second de la 2e compagnie du 1er bataillon du 13e régiment d'infanterie, lieutenant Draguicha Stoiadinovitch, rapporte à la date du 9/22 août :

« Les 7 et 8 août, étant commandant du poste de sentinelles avancées, j'ai fait une ronde au village de Zoulkovitch et aux environs. J'ai vu, dans un ravin, entassés les uns sur les autres, mutilés de coups de couteau (baïonnette) et percés de balles, vingt-cinq garçons de douze à seize ans et deux vieillards de plus de soixante ans. Explorant une maison, j'y ai trouvé deux femmes mortes. Leurs cadavres étaient criblés de balles. Dans une autre maison gisait une vieille femme tuée avec sa fille. Elles se trouvaient devant la porte, demi-nues, les jambes écartées. Près du foyer éteint, un vieillard était assis couvert de plaies saignantes provenant de coups de baïonnette, mourant et hagard. Il m'a dit : « J'ignore comment il se fait que je sois encore vivant. Depuis trois jours, je suis là à regarder ma femme et mon enfant mortes et dont les corps gisent devant la porte. Après nous avoir couverts de honte, ils nous ont massacrés à coups de baïonnette, et puis, les lâches, ils ont pris la fuite. Et seul je survis, je regarde cette mare de sang, de leur sang, qui s'étend autour de moi sans que je puisse faire un pas pour m'en éloigner. »

« Dans une cour, continue le lieutenant, j'ai trouvé un

sind oder es werden, neuerdings Geiseln auszuheben und bei der Truppe festzuhalten.

Diese sind bei Verbrechen der Einwohner gegen die Kriegsmacht (Anschläge, Verrat) sofort zu justifizieren und in diesem Falle auch die Orte des Feindeslandes niederzubrennen. Das Niederbrennen von Ortschaften auf eigenem Gebiet behält sich das Korpskommando vor.

Dieser Befehl wird durch die politischen Behö den der Bevölkerung ofort kund gemacht werden.

HORTSTEIN

garçonnet de quatre ans qu'on avait jeté là après l'avoir tué. Son corps avait été dévoré en partie par des chiens. Près de lui, gisait une jeune femme nue, entre les jambes de qui l'on avait placé son nourrisson égorgé. Un peu plus loin, une vieille femme était étendue par terre. A l'intérieur de la maison, sur un lit métallique, gisait, crispé par les dernières douleurs, le corps d'une très belle jeune fille dont la chemise était toute sanglante. Sur le parquet, une femme âgée, tuée aussi, disparaissait sous un tas de tapis. Du côté opposé du village, j'ai trouvé deux vieillards tués devant la porte d'une petite maisonnette. En face de celle-ci, deux jeunes filles étaient étendues mortes. Les paysans m'ont raconté que les Autrichiens avaient emmené tous les habitants des deux sexes et les enfants à leur camp et que, là, ils leur avaient ordonné de crier : « Vive la brave armée autrichienne, vive l'empereur François-Joseph ! », et tous ceux qui refusaient furent fusillés sur-le-champ. On me dit aussi qu'ils tuèrent les paysannes pour un ou deux dinars. Dans une maison, je trouvai une vieille femme et ses six filles. Quatre d'entre elles, ainsi que la mère, furent tuées, une autre blessée et la dernière put s'enfuir. Je me suis entretenu avec ces deux survivantes et, pendant toute la journée, des femmes et des enfants blessés m'ont demandé l'assistance médicale. »

Le lieutenant Ievrème Georgevitch (*division de la Drina, 1er ban*) rapporte à la date du 12/25 août que, dans la commune de Dornitza, Maxime Vasitch, cinquante-trois ans, fut tué de la manière suivante : ce malheureux fut attaché à la roue d'un moulin qui fut mise en mouvement. Chaque fois que la roue le ramenait devant les soldats autrichiens, ceux-ci s'amusaient à lui donner des coups de baïonnette.

Le commandant de la 2e compagnie du 1er bataillon du 13e régiment d'infanterie du 2e ban, capitaine Stevan Bourmasovitch, rapporte à la date du 17/30 août qu'il a vu lui-même au village de Bogosavatz toute une famille, composée de huit personnes, tuée par les Autrichiens. Devant un hangar gisait un vieillard. Dans la cour d'une maison, il a vu le

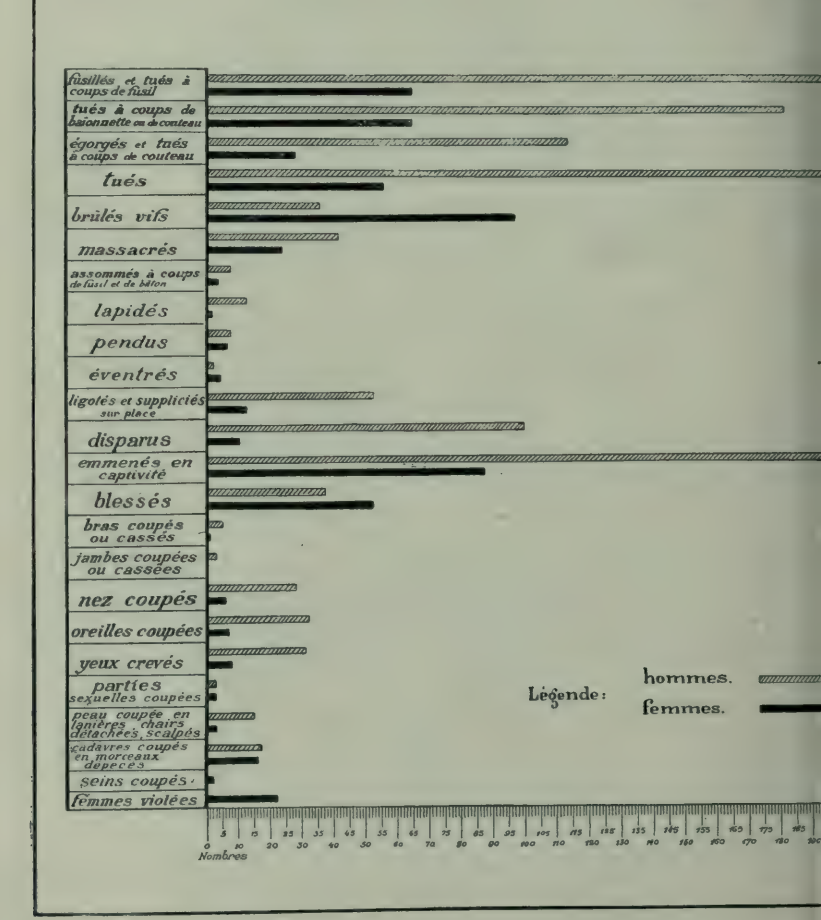
cadavre d'un homme entre quarante et cinquante ans. Un autre se trouvait sur la route devant la maison. Plus loin, il vit deux morts tombés en se serrant dans une dernière étreinte. Une femme lui a dit que c'étaient un frère et une sœur et qu'ils avaient été tués ensemble. Dans une maison, quatre enfants avaient été tués. Ils avaient de huit à quinze ans. Une vieille femme lui raconta que beaucoup de personnes avaient été emmenées en captivité.

Le commandant du 20e régiment d'infanterie du 1er ban, colonel Dioura Dokitch, rapporte à la date du 13/26 août : « Dans un pré, à proximité d'un ruisseau, sur la rive gauche du Iadar, immédiatement au-dessous de l'auberge de Krivaia, j'ai vu le tableau suivant : un groupe d'enfants, de filles, de femmes et d'hommes (au total quinze) étaient étendus, morts, attachés les uns aux autres par les mains. La plupart ont été tués à coups de baïonnette. Une jeune fille à été frappée d'un coup de baïonnette à la mâchoire gauche et l'arme est ressortie par la pommette droite. Beaucoup parmi les cadavres n'ont plus de dents. Sur le dos d'une vieille femme étendue à plat ventre, il y avait du sang caillé dans lequel on a trouvé des dents. Cette vieille femme était à côté de la jeune fille ci-dessus décrite. Il semble que la vieille ait été tuée d'abord, la jeune immédiatement après; des dents se sont éparpillées sur le dos de la vieille. Les fillettes et les jeunes femmes avaient les chemises ensanglantées, ce qui paraît prouver qu'elles ont été violées avant d'être tuées. Près de ce groupe, à part, se trouvaient trois cadavres d'hommes tués par des coups de baïonnette dans la tête, le cou et la poitrine. »

* * *

Quelques témoignages de civils.

Déposition de Draga Petronievitch, de Chabatz, trente-deux ans, déposition confirmée par une série de témoignages d'autres femmes du même endroit.


Enquête faite par le Prof. R. A. Reis
Arrondissements de Potserie, de Mato
STATISTIQ
fusillés et tués à coups de fusil
tués à coups de baïonnette ou de couteau
égorgés et tués à coups de couteau
tués
brûlés vifs
massacrés
assommés à coups de fusil et de bâton
lapidés
pendus
éventrés
ligotés et suppliciés sur place
disparus
emmenés en captivité
blessés
bras coupés ou cassés
jambes coupées ou cassées
nez coupés
oreilles coupées
yeux crevés
parties sexuelles coupées
peau coupée en lanières, chairs détachées, scalpés
cadavres coupés en morceaux dépecés
seins coupés
femmes violées
Légende:
hommes.
femmes.
Nombres

…ur les atrocités autrichiennes en Serbie 1914.

…i, du Jadar et de quelques communes.

…DES SUPPLICES.

Lausanne, Février-Mars 1915.

Graphique dressé par
J Burnier
Chef des travaux

Le 30 juillet (ancien style), trois soldats sont venus dans sa maison et lui ont demandé : « Où est ton mari? » C'était vers deux heures de l'après-midi et personne n'est revenu jusqu'à minuit. A ce moment, elle était avec deux autres femmes. Un capitaine, avec deux hommes, arrive et lui demande des bombes et des fusils. Il lui dit qu'ils ne sont pas de mauvaises gens : « Nous Hongrois, nous ne sommes pas mauvais, mais mettez un drapeau blanc sur votre maison. » Le lendemain, Draga reçoit la visite de quatre soldats hongrois qui lui ordonnent de les suivre. Deux femmes avec leurs enfants, qui avaient des passeports autrichiens, sont laissées en liberté. On emmène Draga à l'hôtel Europa qui est déjà plein de femmes. Pendant cinq jours, on les laisse enfermées sans leur donner autre chose qu'un peu de pain et de l'eau. La première nuit se passe sans incident. La seconde nuit, des caporaux et des sergents les mènent dans une chambre à part et leur demandent : « Où sont vos hommes, où sont les positions, où sont les troupes? » Lorsque les femmes répondaient qu'elles ne le savaient pas, on les battait à coups de crosse (deux mois après, Draga Petronievitch n'est pas encore remise des coups reçus).

Les nuits suivantes, des soldats entraient dans la salle où dormaient les femmes et ils enlevaient les jeunes filles à deux, l'un par les pieds, l'autre par la tête. Si elles criaient, on leur enfonçait des mouchoirs dans la bouche. Ceci est arrivé souvent. De l'hôtel Europa, les femmes étaient transportées à l'hôtel « Casino » et de là à l'église, où il y avait déjà beaucoup de monde. Quand l'église fut bombardée par les Serbes qui revenaient, on ordonna aux malheureuses de crier : « Vive la Hongrie! » Des officiers violèrent des jeunes filles derrière l'autel. Pendant que le bombardement continuait, les Autrichiens placèrent les pauvres femmes dans les rues bien en évidence pour les faire tuer par les obus serbes. Finalement, on les enferma dans les écuries de la gendarmerie et c'est là qu'elles furent délivrées par les Serbes. Les Autrichiens avaient l'intention de les emmener en Autriche.

mais le canon serbe avait détruit le pont, et le lendemain, c'était trop tard : les Serbes étaient là! Quelques filles ont été conduites le soir chez des officiers et, le lendemain, elles revenaient richement habillées avec la garde-robe des maisons pillées. Draga donne une série de noms de jeunes filles violées, parmi lesquelles se trouvait une enfant de quatorze ans.

Milena Stoitch, seize ans, et Vera Stoitch, quatorze ans, ont été prises par les Autrichiens avec beaucoup d'autres femmes. Elles croient qu'il y en avait environ 2000. Une partie de ces prisonnières fut enfermée et l'autre emmenée avec la troupe. Les deux fillettes se trouvaient avec leur grand'mère, Ievrasima Stoitch, soixante-cinq ans, dans le second groupe. On les fit marcher devant les soldats de une heure et demie à sept heures du soir. De temps en temps, la troupe tirait et, sur un ordre donné en hongrois, les femmes devaient se coucher. La femme du pharmacien Gaitch traduisait les ordres. Parmi ces femmes, il s'en trouvait deux ou trois qui avaient accouché deux jours auparavant. Lorsque les Autrichiens revinrent à Chabatz, quelques coups furent tirés par des sentinelles, et les soldats de race serbe leur dirent : « F... le camp immédiatement. » Les soldats de race hongroise ou allemande leur crièrent : « Nous ne voulons pas vous tuer : ce sont vos propres troupes qui vous tueront. »

Savko Bochkovitch de Ribari, soixante-cinq ans, a deux blessures à la poitrine et trois au bras droit, blessures que j'ai examinées et qui proviennent de coups de baïonnette. Lorsque les Autrichiens sont arrivés, ils l'appelèrent et l'emmenèrent dans la cour de sa propriété où il y avait encore deux autres hommes : Jivan et Ostoia Maletitch (cinquante-cinq et soixante-cinq ans). Les soldats tuèrent les deux Maletitch à coups de baïonnette et blessèrent Bochkovitch qui tomba et fit le mort. Ce n'est qu'à cette ruse qu'il dut la vie. Partout dans le village il y avait des morts. Les soldats massacreurs ne comprenaient pas le serbe. Plus tard, passa une autre troupe paraissant composée de Tchèques

qui ne fit aucun mal. Jamais les Austro-Hongrois ne buvaient de l'eau sans la faire goûter d'abord.

Lioubomir Tarlanovitch, dix-huit ans, a été blessé à coups de baïonnette dans le dos et au côté droit, blessures que j'ai examinées. Après avoir été blessé, il réussit à s'enfuir dans un champ de maïs où on tira sur lui sans l'atteindre. Son frère Michaïlo, seize ans, était dans la rue lors de l'arrivée des soldats. Immédiatement, un soldat le blessa d'un coup de baïonnette. Michaïlo tomba et les soldats s'acharnèrent sur lui en le lardant de quinze coups. Stevania Bochkovitch, quarante ans, a vu la scène et confirme les dires de Ljoubomir. Les deux fils du cousin de Tarlanovitch furent également tués.

Milan Despotovitch, soixante-cinq ans, de *Dobritch Donie*, déclare qu'il était avec trois vieillards de plus de soixante ans et un jeune garçon de treize ans. Les soldats autrichiens les lièrent ensemble et les emmenèrent au village de Schor. Là, les soldats les placèrent à côté d'une maison et les ligotèrent de telle façon qu'ils ne purent plus bouger. On mit le feu à la maison, mais, par miracle, les flammes n'atteignirent pas les victimes.

On les conduisit alors à Losnitza, mais, en route, des coups de fusil furent tirés et les soldats s'enfuirent dans le maïs. Ils revinrent et tuèrent les compagnons de Despotovich à coups de baïonnette. Lui-même réussit à s'enfuir. A Schor, où l'on voulut les rôtir, ils prièrent leurs bourreaux de les achever de suite, mais ceux-ci répondirent qu'ils voulaient les martyriser d'abord.

Svetko Baitch, quarante ans, de *Dobritch Donie*, dépose que 16 personnes furent tuées dans son village. A Jivko Spasoievitch, soixante ans, les soldats ont coupé le nez et les oreilles, puis ils l'ont tué. Savko Jivanovitch a eu le même sort, de même que Ivan Alimpitch, soixante-sept ans. Le visage de Pavle Kovatchevitch fut d'abord complètement déchiqueté; il fut ensuite fusillé. Boschko Kovatchevitch, cinquante-six ans, a eu les deux mains coupées et les dents

enfoncées. La femme Krsmania Vaselitch, soixante-deux ans, dont le fils fut tué, implorait, en pleurant, les soldats de l'épargner; elle fut quand même passée à la baïonnette et j'ai constaté ses blessures au bras et à la main. Huit personnes ont été emmenées dont on ne connaît pas le sort. C'est le premier août au matin que tous ces massacres furent exécutés. Les massacreurs étaient des soldats ne parlant pas le serbe.

Persida Simovitch, vingt-sept ans, aubergiste de *Kroupanj*. Un État-major autrichien avec un général et un major ou colonel s'est installé dans son auberge. On lui demande de suite de livrer « ses bombes » en lui disant : « Chez vous, en Serbie, même les femmes ont des bombes; donnez-nous ces bombes. » Un médecin lui demande des œufs pour le général. Elle n'en a pas, mais en trouve un en ville qu'elle remet au médecin. Celui-ci lui conseille de le donner personnellement au général qui parlait le serbe. Persida croit que c'est grâce à cet œuf que sa maison fut épargnée. Le major ou colonel était très dur. Aussitôt que les soldats amenaient un paysan, il commandait : « Au noyer »! Elle a vu pendre ainsi 20 paysans devant sa maison. Avant de les pendre, les soldats les frappaient violemment de leurs crosses de fusils et les fouillaient. Ordinairement, on ne laissait les corps que jusqu'à ce que les fosses fussent prêtes; cependant l'un d'eux resta suspendu pendant toute la journée. Les victimes étaient des vieillards et des jeunes gens. Persida a demandé à l'un des soldats (croates, allemands et hongrois) qui parlait le serbe, pourquoi ils agissaient ainsi. On lui répondit : « On nous a ordonné de le faire. » Quatre officiers logeaient aussi chez elle et lui commandaient de coudre de petits sacs pour y mettre l'argent pris aux pendus et aux prisonniers et celui qui provenait du pillage de la ville. Comme elle leur demandait pourquoi ils prenaient aussi l'argent, les officiers lui répondirent que la guerre coûtait cher et que cet argent devait aider leur État à en supporter les frais! Les mêmes officiers l'ont envoyée chercher du vin qu'elle paya avec son

argent. Ils ne le lui ont pas rendu, bien qu'ils aient mangé et bu toutes ses provisions.

Iacob Zwedeinovitch, paysan de *Banjevatz*, a été emmené le 4 août par les Autrichiens à Bielina avec ses enfants. D'autres paysans, avec leurs enfants, y furent également conduits. Zwedinovitch a été renvoyé en Serbie par les Autrichiens sous condition de revenir le 16 août et de rapporter certaines indications sur la position des troupes serbes. S'il ne rentrait pas, ses enfants seraient tués. Il s'est rendu aux autorités serbes et ne sait pas ce que sont devenus ses enfants.

***

Quelques résultats de mon enquête personnelle.

J'ai parcouru une grande partie des territoires serbes qui ont eu à souffrir de la première invasion austro-hongroise. Partout j'ai vérifié autant que possible les dires de mes témoins oculaires. Dans ce qui suit, je relaterai quelques faits typiques de mon enquête. Les résultats complets de cette enquête sont contenus dans un rapport qui sera remis sous peu au Gouvernement serbe.

On se rappelle la déposition du caporal D. X. du 28e régiment d'infanterie, qui disait avoir assisté à Chabatz au massacre de 60 civils près de l'église. J'ai constaté que, derrière l'église de Chabatz, se trouve, en effet, une grande fosse commune que j'ai fait ouvrir. La fosse mesure 10 mètres de long sur 3 m. 50 de large. A la profondeur de un mètre, est apparue une série de cadavres entremêlés et dans diverses positions. Les uns avaient les pieds en haut, les autres étaient couchés de côté, d'autres encore étaient pliés en deux, etc. (fig. 11). Tout indique que les corps ont été couverts de terre tels qu'ils sont tombés dans la fosse. Combien de vivants y avait-il parmi ces victimes qu'on a ensevelies? Les costumes, encore en parfait état, des cadavres montrent que ce sont des paysans. Les bras sont ligotés avec des cordes. L'âge des victimes, à en juger d'après les cadavres,

variait entre dix et quatre-vingts ans. Il était impossible de déterminer d'une façon exacte le nombre des gens ensevelis dans cette tombe. D. X. dit qu'il y en a plus de 60. Les habitants de Chabatz prétendent qu'il y en a 120. Personnellement, j'ai constaté qu'il y en a au moins 80.

A Lipoliste, lors de l'approche des Autrichiens, des villageois se réfugient dans la maison de Thodor Marinkovitch.



Fig. 11. — Tombe ouverte derrière l'église de Chabatz. Remarque. la position des cadavres (jambes en haut) et les liens attachés au bras d'une des victimes.

Les soldats, en passant, déchargent leurs fusils dans la maison à travers portes et fenêtres ; 5 des réfugiés sont tués : Thodor Marinkovitch, soixante ans: Marco Marinkovitch, dix-neuf ans ; Rutschika Marinkovitch, vingt ans ; Miloutine Stoikovitch, dix-huit ans ; Zagorka Stoikovitch, onze ans ; 5 autres sont blessés : Dragomir Marinkovitch, dix-huit ans ; Stanoika Marinkovitch, soixante ans ; Bogoliub Chataritch, dix ans ; Mila Savkoitch, six ans ; Marta Stoikovitch. quarante ans. J'ai examiné la maison et j'ai relevé de nombreux trous de balles dans la porte, dans les fenêtres et dans les

murs intérieurs. Tous ces coups ont été tirés du dehors en dedans. Les blessures, en partie cicatrisées, ont été examinées et relevées par moi sur les victimes survivantes.

A Petkovitza, 24 femmes et enfants et 6 hommes se réfugient dans la maison de Milan Maritch, maison plus solidement bâtie que les autres. Les Austro-Hongrois font sortir les femmes et massacrent, dans une chambre, les hommes à coups de revolver. Leurs cadavres sont fouillés et on a pris, par exemple, à Milan Maritch sa montre et 100 francs. J'ai relevé, sur le plancher de la chambre où a eu lieu le massacre, de nombreuses traces de balles tirées de haut en bas ; j'ai constaté également des traces de balles sur les murs.

Les Austro-Hongrois ont commis un très grand nombre d'excès dans le village de Preniavor, un des plus riches de la Matchva. Lorsque leurs troupes y arrivèrent, le commandant rassembla la population, tira de sa poche une liste des membres de la « Narodna Odbrana », la société patriotique serbe, les fit sortir du rang et fusiller. Les invalides des deux guerres précédentes, qui montraient leur certificat d'invalides, furent également tués, de même que les hommes n'ayant pas répondu à l'appel du commandant. Environ 500 femmes furent internées à l'auberge et beaucoup de jeune femmes et jeunes filles furent violées.

La maison de Milan Miloutinovitch est tolalement détruite par le feu. A côté de celle-ci, un autre bâtiment est aussi incendié. Sur l'un des murs encore debout, je constate de multiples taches de sang et des traces de balles. La forme de ces taches en giclures très longues indique que le sang a été violemment projeté contre le mur. Un grand nombre de témoins oculaires m'affirment que les soldats autrichiens avaient amené près de 100 femmes et enfants, les avaient d'abord assommés de différentes façons et avaient jeté ensuite les corps dans la maison Miloutinovitch en flammes.

J'ai fouillé les décombres de cette maison et j'ai trouvé un grand nombre d'ossements humains carbonisés ou calcinés. Les paysans avaient déjà enterré dans une fosse voisine les

morceaux les plus grands. J'ai fait ouvrir cette fosse et j'ai pu me rendre compte qu'elle contenait, en effet, une très grande quantité de débris humains.

A l'école de Preniavor, 17 personnes, surtout des gens âgés, furent brûlées dans une des salles. A l'inspection de l'école incendiée, j'ai constaté, dans la salle en question, de nombreuses et fortes giclures de sang contre les murs, et j'ai



Fig. 12. — Salle d'école de Preniavor (où 17 victimes furent brûlées, après avoir été blessées). Remarquer les giclures de sang contre le mur.

relevé parmi le matériel carbonisé de nombreux ossements provenant de corps humains. Ceci prouve que les victimes furent blessées avant d'être brûlées (fig. 12).

A côté de la maison de Michailo Miloutinovitch, j'ai fait ouvrir une fosse commune contenant environ 20 cadavres. A l'ouverture, presque à fleur de terre, j'ai trouvé le bras d'un enfant de deux à trois ans portant encore un pauvre bracelet de perles en verre. En creusant plus profondément, j'ai vu les restes de corps de femmes et des corps d'enfants de moins de dix ans.

Vladimir Preisevitch, quarante-deux ans, possède une maison près de l'église à l'endroit appelé Zrkvena mala. Il a recueilli chez lui un cavalier serbe grièvement blessé dans un engagement. Lorsque les Autrichiens arrivèrent, Preisevitch s'enfuit, pensant qu'ils épargneraient son blessé. Lorsqu'il revint, il trouva le blessé, lié et carbonisé, dans le lit au-dessous duquel les Autrichiens avaient mis le feu. A l'inspection, j'ai constaté que le lit en fer porte très nettement des traces de feu, que le plancher sous lui est consumé sur une surface de 1 mètre sur 2, et que le mur, à cet endroit, est bruni et noirci.

Près de la gare de Preniavor, une fosse commune contient les cadavres de 25 personnes, de vingt à cinquante ans, fusillées par les Autrichiens. Parmi les victimes, il y a quelques femmes et un certain nombre de jeunes gens invalides des guerres précédentes. Le pope militaire du 1er régiment, Milan Iovanovitch, qui a enseveli les victimes, m'a donné leurs noms exacts. Je possède d'ailleurs dans mon dossier les noms des massacrés de Preniavor.

Près de la gare de Lechnitza, se trouve une grande fosse commune de 20 mètres de longueur, 3 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur. Dans cette fosse sont ensevelis 109 paysans de huit à quatre-vingts ans. Ce sont des otages des villages des environs que les Austro-Hongrois ont amenés à cette place où l'on avait déjà commencé à creuser leur tombe. On les lia ensemble avec des cordes et l'on entoura le groupe d'un fil de fer. Puis des soldats se postèrent sur le talus du chemin de fer, à environ 15 mètres des victimes, et tirèrent une salve sur elles. Tout le groupe dégringola dans la fosse, et d'autres soldats la couvrirent immédiatement de terre, sans vérifier si les personnes étaient mortes ou seulement blessées. Il est certain que beaucoup n'ont pas été atteintes mortellement, quelques-unes peut-être pas du tout, mais elles ont été entraînées dans la tombe par les autres. Elles ont été enterrées vivantes. Pendant cette exécution, on amena un second groupe de captifs, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes, et, lorsque les autres furent fusillés, on

força ces pauvres gens à crier : « Vive l'empereur François-Joseph! » J'ai également fait ouvrir cette fosse et j'ai pu me rendre compte, par la position des cadavres, que les corps sont tombés pêle-mêle dans le trou. Le fait que plusieurs cadavres étaient debout semble indiquer que ces victimes ont essayé de se sauver. Des cordes entouraient les bras des cadavres.

A Bastave, les soldats austro-hongrois ont commis un crime



Fig. 13. — La femme Soldatovitch (78 ans), tuée et mutilée à Bastave.

sans nom que j'ai pu contrôler par l'audition de témoins oculaires, l'inspection des lieux et par les photographies des victimes que je possède. A l'approche des Autrichiens, les femmes et les enfants du village s'enfuirent à la « Tuilerie ». Seules, les deux femmes Soldatovitch, âgées de soixante-cinq et soixante-dix-huit ans et infirmes, restèrent, croyant que l'ennemi, même le plus cruel, épargnerait de vieilles femmes malades. Lorsque, après le départ des troupes, les paysans rentrèrent au village, ils trouvèrent les deux femmes tuées et mutilées. l'une dans le lit, l'autre derrière la porte de leur

chambre. Les seins étaient coupés et les corps portaient de multiples traces de coups de baïonnette ou de couteau (fig. 13). Michel Mladenovitch dit que les femmes qui, suivant la coutume serbe, ont lavé les cadavres avant de les ensevelir, ont constaté que les deux victimes ont été violées avant d'être tuées.

Les quelques cas cités suffiront au lecteur pour se faire une idée de la façon cruelle et raffinée dont les Austro-Hongrois ont massacré une grande partie de la population civile des territoires envahis. Un très grand nombre de civils furent d'ailleurs emmenés et, depuis lors, on est sans nouvelles d'eux. A voir les « méthodes » autrichiennes des *Strafexpeditionen*, il est très probable qu'une grande partie des otages ont été tués en route.

A plusieurs reprises, j'ai parlé des civils blessés qui ont pu se sauver. Je ne citerai ici que deux exemples typiques :

Stanislav Theodorovitch a treize ans; il est de Mrzenovatz. Il gardait le bétail lorsque les Autrichiens sont arrivés. Avec cinq autres paysans, dont trois sont des vieillards, il est emmené, lié aux autres par des cordes, jusqu'à la Save. De là, on les ramène dans l'intérieur du pays et, à un moment donné, on les place tous sur une meule de foin et les soldats tirent sur eux à une distance de 4 à 5 mètres. Théodorovitch est blessé à la tête et au bras. La blessure de la tête a nécessité une trépanation qui a été exécutée à l'hôpital civil de Valjevo. C'est là que j'ai vu et examiné le patient.

Stana Bergitch, soixante-huit ans, était à Ravagne dans sa maison lorsque les Autrichiens arrivèrent. Ils ont tué devant elle toute sa famille composée de huit personnes et lui ont cassé les deux bras à coups de crosse. Elle a été soignée à l'hôpital russe de Valjevo où je l'ai examinée.

Au moment de mon enquête, on avait retrouvé et reconnu 1308 cadavres de civils dans les villages et petites villes où j'ai passé. En outre, 2280 civils avaient disparu. Connaissant la « manière » des envahisseurs, on peut admettre qu'au moins la moitié de ces otages ont été tués. A ce moment, une partie du district de Chabatz (la plus grande partie du cercle

de Radievski et une partie des cercles de Iadranski et d'Absoukovatzki) était encore aux mains des Autrichiens et, par conséquent, on ne pouvait pas encore connaître le nombre des morts. Il faut encore ajouter à cela que je n'ai pas visité toutes les communes où des excès furent commis. J'estimais alors que le nombre des civils tués dans le territoire envahi devait être de 3000 à 4000.

Les renseignements officiels reçus depuis paraissent me donner raison. Les listes officielles des civils massacrés sont loin d'être complètes encore. Cependant, on peut déjà se faire une idée de l'étendue du désastre par ceux des cercles où le travail de recensement des tués et disparus est terminé. Ainsi, dans les cercles de Iadar, Potsérié et Matchva, le nombre des tués est de 1 253. En le répartissant d'après l'âge des victimes on obtient les chiffres suivants :

Moins de		22 ans...	8	45 ans...	35	68 ans...	14
1 an..	8	23 ans...	8	46 ans...	8	69 ans...	4
1 an....	5	24 ans...	7	47 ans...	11	70 ans...	33
2 ans...	6	25 ans...	27	48 ans...	33	71 ans...	5
3 ans...	13	26 ans...	12	49 ans...	19	72 ans...	5
4 ans...	6	27 ans...	13	50 ans...	65	73 ans...	1
5 ans...	10	28 ans...	14	51 ans...	15	74 ans...	7
6 ans...	9	29 ans...	4	52 ans...	28	75 ans...	12
7 ans...	8	30 ans...	29	53 ans...	25	76 ans...	1
8 ans...	6	31 ans...	9	54 ans...	31	78 ans...	2
9 ans...	1	32 ans...	10	55 ans...	35	79 ans...	2
10 ans...	5	33 ans...	4	56 ans...	29	80 ans...	9
11 ans...	5	34 ans...	3	57 ans...	13	81 ans...	1
12 ans...	17	35 ans...	19	58 ans...	42	82 ans...	1
13 ans...	7	36 ans...	8	59 ans...	15	83 ans...	1
14 ans...	17	37 ans. .	7	60 ans...	79	85 ans...	1
15 ans...	16	38 ans...	13	61 ans...	12	86 ans ..	1
16 ans...	28	39 ans...	7	62 ans...	24	89 ans...	1
17 ans...	30	40 ans...	31	63 ans...	8	90 ans...	4
18 ans...	39	41 ans...	8	64 ans...	16	92 ans...	1
19 ans...	35	42 ans...	7	65 ans...	36	95 ans...	2
20 ans...	24	43 ans...	2	66 ans...	5	Age inconnu.	28
21 ans...	29	44 ans...	4	67 ans..	6		

Parmi ces victimes, il y a 288 femmes.

Le nombre des disparus est de 554. Ces disparus ont été emmenés par les troupes austro-hongroises et l'on n'en a plus de nouvelles. Parmi eux, il y avait un nombre considérable de femmes et d'enfants.

Les genres de mort choisis par les bourreaux ont été fort divers.

Très souvent, les victimes furent mutilées avant ou après la mort. J'ai relevé les façons suivantes de tuer et mutiler : victimes fusillées, tuées à coups de baïonnette, égorgées au couteau, violées puis tuées, lapidées, pendues, assommées à coups de crosse et de bâton, éventrées, brûlées vives, ayant les jambes ou les bras coupés ou arrachés, les oreilles ou le nez coupés, les yeux crevés, les seins coupés, la peau coupée en lanières ou les chairs détachées; enfin, une petite fille de trois mois jetée aux cochons.

Pour s'excuser, les Austro-Hongrois ont prétendu que la population civile serbe avait tiré sur leurs troupes et qu'ils étaient forcés par là de procéder à des exécutions. Cette excuse ne tient pas debout, car, premièrement, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la statistique ci-dessus pour se rendre compte du grand nombre d'enfants au-dessous de dix ans, de vieillards au-dessus de soixante ans et de femmes, qui sûrement n'ont pas pris une part active dans la lutte. Ensuite, j'ai constaté que près de la moitié des civils tués avait été exécutée non pas par la fusillade, mais à coups de crosse ou de baïonnette, et que beaucoup ont été mutilés par-dessus le marché. Cependant, une armée respectant les règles de la guerre ne s'abaissera jamais à procéder à une exécution devenue nécessaire autrement que par la balle de fusil, car les combattants civils ne firent, en définitive, que défendre leur pays. Enfin, j'ai trouvé un nombre considérable de civils qui n'ont pas été tués, mais blessés, souvent très grièvement, il est vrai. Si la thèse autrichienne était juste, on devrait alors conclure que les ennemis des Serbes ont inventé la demi-exécution, où l'on blesse seulement sans tuer.

Pillage et destruction de la fortune mobilière

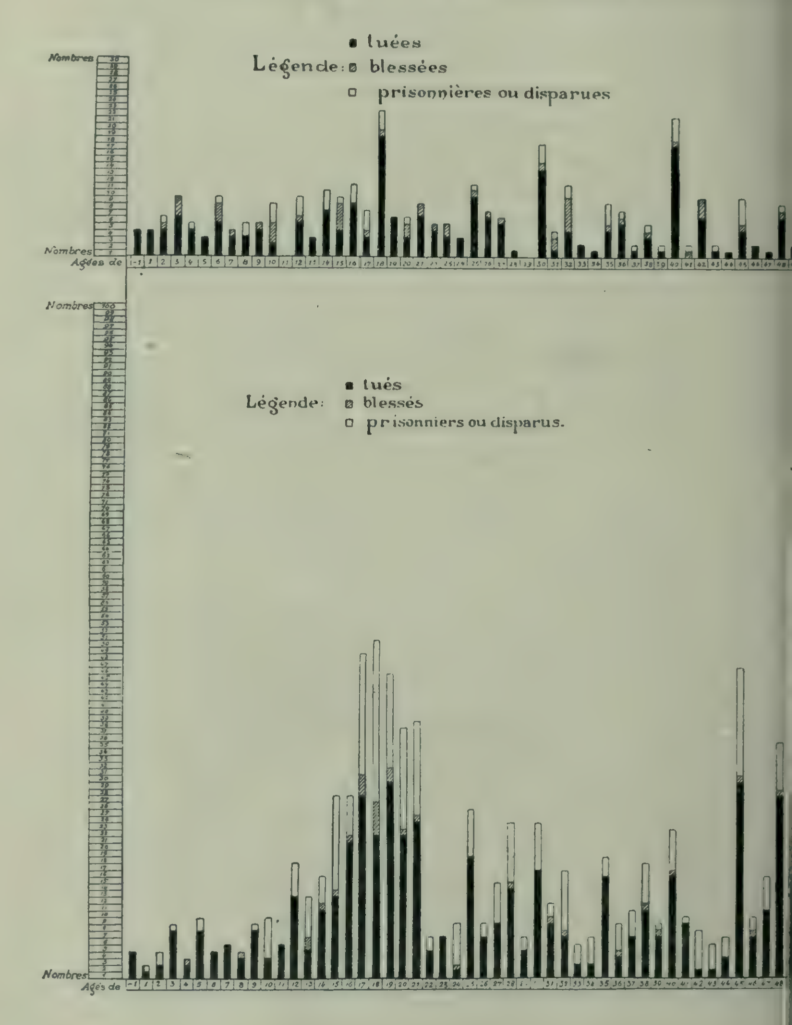
Partout où les troupes d'invasion ont passé, tout est pillé et la fortune mobilière détruite. Tous les objets de valeur ont été emportés et les coffres-forts fracturés.

Dans la ville de Chabatz, près de mille coffres-forts furent ouverts et vidés de leur contenu. Je n'ai pu trouver dans cette ville que deux coffres-forts intacts, mais les traces relevées montrent nettement qu'on a essayé de les ouvrir sans y parvenir. Le nombre élevé de coffres-forts s'explique par le fait qu'en Serbie on fait un grand usage de ces meubles.

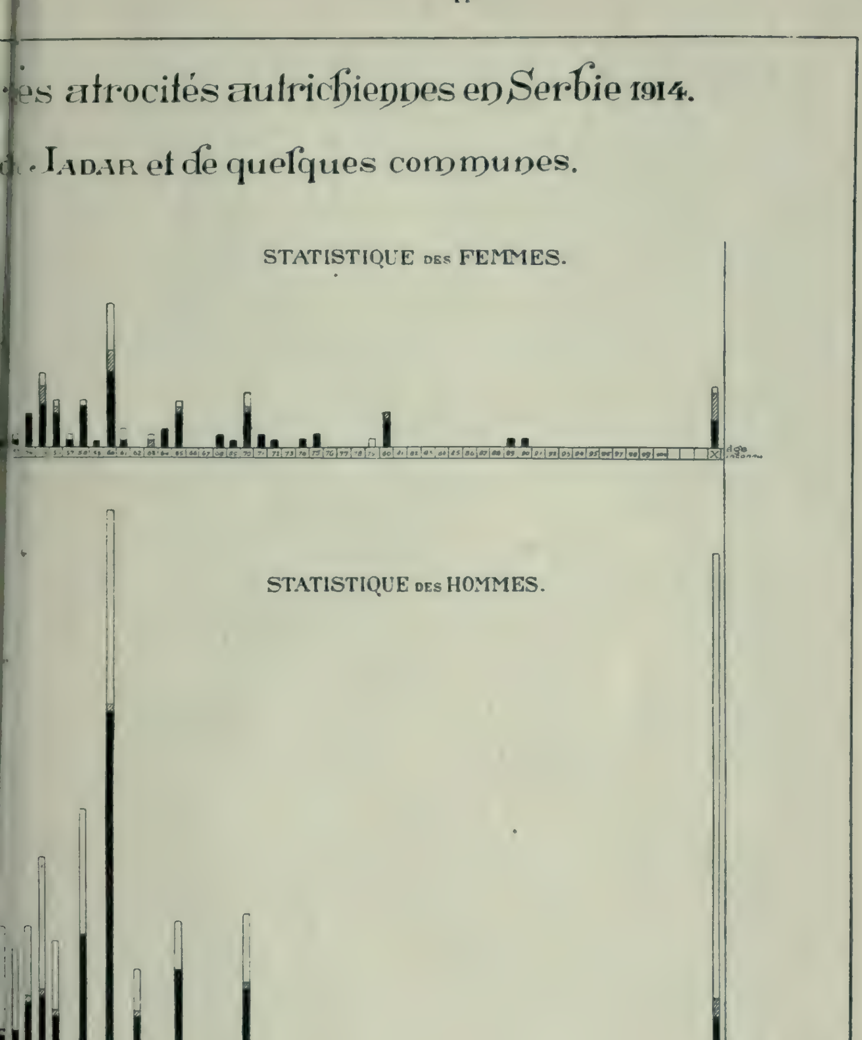
Parfois, l'ouverture des coffres-forts fut faite d'une manière parfaite. Ainsi, j'ai photographié à la banque Chabatzka Sadruga trois coffres-forts éventrés si « professionnellement » que des cambrioleurs spécialistes en rougiraient de jalousie. En général, les coffres-forts, de qualité très inférieure (surtout de fabrication viennoise), ont été enfoncés à coups de hache ou par le ciseau à froid. Le coffre-fort éventré, gisant au milieu de la rue, était un tableau typique, indiquant le passage des troupes austro-hongroises.

J'ai examiné un très grand nombre de maisons en ville et à la campagne qui ont été visitées par les Autrichiens. Partout j'ai constaté la disparition des objets de valeur et la destruction des meubles, garde-robes, objets de lingerie qu'on ne pouvait emporter. Les tableaux et meubles rembourrés sont crevés, les tapis coupés, la vaisselle est cassée. Les murs sont souillés avec de l'encre et, partout, les soldats ont déposé des excréments.

Quelques exemples illustreront ce que je viens de dire. Dans la maison de Iakov Albala, à Chabatz, Poterska Ulitza, tout est cassé et abîmé. Le coffre-fort est éventré et les papiers sans valeur marchande qu'il contenait sont éparpillés sur le plancher. Les meubles et la vaisselle sont cassés, les tableaux crevés. La garde-robe est sortie des armoires, elle est déchirée et souillée. Tous les objets de valeur ont disparu. Albala possédait une fortune de plus



Enquête faite par le Prof. R. A. Reiss s
Arrondissements de Potserie, de Matchva
Légende: tuées
blessées
prisonnières ou disparues
Nombres
Agées de
Légende: tués
blessés
prisonniers ou disparus.
Nombres
Agés de


…es atrocités autrichiennes en Serbie 1914.
… Jadar et de quelques communes.
STATISTIQUE DES FEMMES.
âge inconnu
STATISTIQUE DES HOMMES.
âge inconnu
Lausanne, Février-Mars
Graphique dressé par
J. Burnier
Chef des travaux

de 150000 francs déposée dans le coffre-fort. Il s'était enfui de Chabatz et, en apprenant ce qui s'était passé dans sa maison, il est mort d'un coup d'apoplexie. J'ai trouvé par terre son testament. Il y léguait toute sa fortune aux pauvres de Chabatz, sans distinction de religion.

Dans la maison de Dragomir Petrovitch, avocat et capitaine de réserve à Chabatz, logeaient trois officiers hongrois. Ils ont emporté toute l'argenterie, notamment quarante-huit couverts, les bijoux et la garde-robe de Mme Petrovitch. Les meubles sont éventrés, les vêtements lacérés, les armoires à glace et les miroirs brisés. La voiture est gravement endommagée et les dossiers du bureau de M. Petrovitch gisent éparpillés sur le sol. Une nuit, vers minuit, les officiers ont fait porter le coffre-fort au fond de la cour par leurs ordonnances, et l'ont fait éventrer. Eux-mêmes ont pris plus de 10000 francs, en valeurs, qui y étaient contenus. Partout, même sur la table à manger, ils ont laissé des immondices. Détail intéressant : lorsque les officiers rentraient le soir, ils se déshabillaient et mettaient ensuite les robes de Mme Petrovitch. Pillards et invertis!

Dans la maison du pope de Bresiak, Maxime Vidakovitch, les soldats austro-hongrois ont tout cassé et détruit après avoir pris les objets de valeur. Parmi les objets brisés se trouvent quatre machines à coudre qu'utilisait la fille du pope pour enseigner la couture aux villageoises. Une inscription relevée sur la porte d'une chambre dit : « Pope, si tu reviens, regarde ce qu'ont fait les « Schwabas » (nom donné aux Autrichiens par les Serbes).

La femme du maire de Bresiak est Berlinoise et a passé sa jeunesse en Autriche. Chez elle aussi tout fut volé et saccagé. La famille était dans l'aisance et possédait de fort beaux meubles et tableaux. Les meubles sont cassés, les tableaux crevés, le linge et l'argenterie emportés, le coffre-fort est éventré. La femme, avec ses enfants, s'est enfuie lors de l'arrivée des Autrichiens. Ceux-ci l'ont cherchée pour la massacrer. Ils en voulaient surtout à son mari qu'ils se

proposaient de « rôtir ». Elle est indignée de ce qu'ont fait les alliés de son pays d'origine et me dit qu'après avoir été fière autrefois d'être Allemande, aujourd'hui elle en a honte.

L'école de Petkovitza est entièrement saccagée. Les archives de la commune qu'elle contenait sont détruites. Les bancs d'école sont renversés ou brisés, les cartes géographiques déchirées et les portraits du roi Pierre et du prince Alexandre sont lacérés. La chambre de l'instituteur est pillée.

Le magasin de Milorad Petrovitch à Iarebitz est entièrement pillé. Les marchandises qui n'ont pas été emportées sont éparpillées sur le sol et abîmées avec de la couleur que les soldats ont trouvée dans le magasin. Une machine à coudre est brisée et le coffre-fort, comme toujours, éventré.

Beaucoup d'arbres fruitiers sont cassés : les fruits sont une des richesses du pays serbe.

Je pourrais continuer à énumérer des centaines de cas de pillages que j'ai constatés personnellement. C'est inutile, ce serait la répétition continuelle de ce que je viens de dire. Je dois cependant encore insister sur le fait que, partout où les troupes d'invasion ont passé, j'ai relevé des immondices. Ces déjections déposées sur les tables, dans la vaisselle, sur le plancher, etc., serait-ce une forme spéciale de sadisme?

***

Les causes des cruautés austro-hongroises.

Après avoir constaté toutes ces cruautés et atrocités, il était intéressant d'en chercher les causes. En effet, ayant connu en temps de paix le peuple autrichien et, tout spécialement, le peuple viennois, d'apparence si gentil, j'étais fort surpris de voir qu'en temps de guerre ce peuple pouvait commettre des excès pareils. Je me suis donc efforcé, par l'interrogatoire des prisonniers et par d'autres investigations, d'établir les causes de ce changement d'attitude. L'explication en est, je crois, la suivante.

Depuis fort longtemps, la puissante Autriche-Hongrie

avait décidé d'écraser le petit peuple serbe, démocratique et épris de sa liberté. La Serbie libre attirait les sujets austro-hongrois de race serbe, et, de plus, barrait la route de Salonique, tant convoitée. Mais il fallait préparer le peuple de la double monarchie à cette exécution du voisin gênant. Pour arriver à ces fins, les journaux austro-hongrois, secondés fidèlement par les journaux allemands, commencèrent une campagne de dénigrement systématique contre les Serbes. A les lire, il n'y avait pas de peuple plus barbare, plus détestable que les Serbes. Pouilleux, voleurs, régicides, ces Serbes abhorrés étaient encore des massacreurs. A leurs prisonniers, ils coupaient le nez, les oreilles, crevaient les yeux, les châtraient. Même dans les journaux sérieux, on lisait des choses pareilles.

Mais la préparation du public par les journaux ne suffisait pas pour inspirer aux troupes une frayeur suffisante de la barbarie serbe. Aussi, les officiers supérieurs et inférieurs n'ont-ils pas manqué d'endoctriner leurs soldats sur les prétendues atrocités que les Serbes feraient subir à leurs prisonniers. Tous les Austro-Hongrois capturés par les Serbes m'ont affirmé que les officiers leur disaient qu'il ne fallait pas se faire prendre, car les Serbes les massacreraient. Même les officiers croyaient à cette fable. Ainsi, un premier lieutenant m'a avoué qu'au moment de sa capture il avait sorti son revolver pour se suicider, car il avait peur d'être torturé par les Serbes. L'instinct de la conservation avait pris le dessus et il ajoutait : « Aujourd'hui, je suis content de ne pas l'avoir fait, car le colonel Ilitch (ce colonel s'occupe tout spécialement des prisonniers de guerre) est un véritable père pour nous. »

Les soldats austro-hongrois, arrivant sur territoire serbe et se voyant en présence de ces gens qu'on leur avait toujours présentés comme des barbares, ont eu peur, et c'est par peur, pour ne pas être massacrés eux-mêmes, qu'ils ont probablement commis leurs premières cruautés. Mais, à la vue du sang, il s'est produit l'effet que maintes fois j'ai eu l'occasion d'observer : l'homme s'est changé en brute sanguinaire.

Un véritable accès de sadisme collectif s'est emparé de ces troupes, sadisme que tous ceux qui ont assisté à des combats de taureaux ont pu constater en petit. Une fois la brute sanguinaire et sadique déchaînée et laissée libre par ses supérieurs, l'œuvre de dévastation a été poursuivie par des hommes qui sont des pères de famille et, probablement, doux dans la vie privée.

La responsabilité des actes de cruauté ne retombe donc pas sur les simples soldats, victimes des instincts de bête fauve qui sommeillent dans tout homme, mais sur leurs supérieurs, qui n'ont pas voulu refréner ces penchants, je dirai même plus, qui les ont éveillés. Ce que je viens d'écrire plus haut et aussi les témoignages des soldats austro-hongrois, que je viens de publier, démontrent la *préparation systématique* des massacres par leurs chefs. Les extraits suivants, cueillis dans une brochure du haut commandement, qui se trouvait entre les mains des soldats, démontrent encore mieux cette préparation.

Ce document fantastique, dont je traduis fidèlement le texte allemand, commence ainsi :

K. u. K. 9. Korps Kommando.

Directions pour la conduite vis-à-vis de la population en Serbie.

La guerre nous amène dans un pays habité par une population animée d'une haine fanatique contre nous, dans un pays où l'assassinat, comme l'a montré aussi la catastrophe de Sarajevo, est admis comme licite même par les classes supérieures, qui le glorifient comme un acte d'héroïsme.

Envers une telle population, toute humanité et toute bonté de cœur sont mal placées; elles sont même nuisibles, car ces égards, qui sont parfois possibles à la guerre, mettent ici gravement en danger nos propres troupes.

J'ordonne par conséquent que, pendant toute la durée de l'action militaire, on observe envers tout le monde la plus grande sévérité, la plus grande dureté et la plus grande méfiance (1).

---

(1) K. u. k. 9 Korpskommando.

Direktionen für das Verhalten gegenüber der Bevölkerung in Serbien.

Der Krieg führt uns in e Feindesland, das von einer mit fana-

Et cela est écrit par un général autrichien, représentant d'un Gouvernement qui a voulu, comme on sait, envoyer à l'échafaud une quantité de gens sur le témoignage de documents faux, fabriqués dans sa propre légation à Belgrade! (1)

Les *directions* continuent :

D'abord, je ne tolère pas que des gens du pays ennemi, sans uniforme mais armés, rencontrés isolément ou en groupes, soient faits prisonniers. Ils doivent être exécutés sans conditions (2).

L'État-Major austro-hongrois savait, comme tout le monde, que les soldats serbes du 3e ban et une bonne moitié des soldats du 2e ban n'ont jamais reçu d'uniformes. La prescription des *directions* est donc une invitation non déguisée au massacre de ces soldats, invitation qui a d'ailleurs été suivie à la lettre par la troupe.

Plus loin, à propos des otages, nous trouvons :

En traversant un village, on les emmènera si possible jusqu'au passage de la « *queue* » (sic) et on les exécutera sans conditions, si un seul coup de feu est tiré sur la troupe dans la localité (3).

Les officiers et soldats surveilleront rigoureusement chaque habitant et ne toléreront pas qu'il tienne la main dans sa poche, où se cache probablement une arme. En général, ils observeront la plus grande sévérité et dureté!

La sonnerie des cloches est absolument défendue et, en cas

---

tischem Hass gegen uns erfüllten Bevölkerung bewohnt ist, in ein Land, wo der Meuchelmord, wie auch die Katastrophe in Sarajevo zeigt, selbst den höher stehenden Klassen erlaubt gilt, wo er gerade als Heldentum gefeiert wird.

Einer solchen Bevölkerung gegenüber ist jede Humanität und Weichherzigkeit höchst unangebracht, ja gerade verderblich, weil diese, sonst im Kriege ab und zu möglichen Rücksichten, hier die Sicherheit der eigenen Truppen schwer gefährden.

Ich befehle daher, dass während der ganzen kriegerischen Aktion die grösste Strenge, die grösste Härte und das grösste Misstrauen gegen jedermann zu walten hat.

(1) Voir Appendice p. 48.

(2) Zunächst dulde ich nicht, dass nicht uniformierte, aber bewaffnete Leute des Feindeslandes, werden sie nun in Gruppen oder einzeln angetroffen, gefangen werden; sie sind unbedingt niederzumachen.

(3) En contradiction formelle avec la convention de là Haye de 1907, signée par l'Autriche-Hongrie.

de besoin, on dépendra les cloches; en général, on fera occuper chaque clocher par une patrouille.

On ne permettra les services divins qu'à la demande des habitants de la localité et seulement en plein air, devant l'église. Cependant, on ne permettra aucun sermon sous aucune condition.

Un peloton, prêt à tirer, se tiendra près de l'église pendant le service divin.

On considérera chaque habitant qui sera rencontré en dehors des localités, tout spécialement dans les bois, comme un membre d'une bande qui a caché quelque part ses armes; nous n'avons pas le temps de les chercher : on exécutera ces gens s'ils paraissent tant soit peu douteux (1).

Voilà l'invitation au meurtre non déguisée. Donc tout homme rencontré dans les champs est un comitadji qu'il faut tuer!

Ce factum, que je ne puis qualifier que d'invitation au massacre de la population civile, se termine par les mots :

Encore une fois : discipline, dignité (?), mais la plus grande sévérité et dureté! (2)

Lecteurs, comprenez-vous maintenant les massacres et les cruautés dont s'est rendue coupable l'armée d'invasion austro-hongroise?

---

(1) Beim Durchmarsch nehme man sie möglichst bis zum Passieren der Queue mit und mache sie unbedingt nieder, wenn auch nur ein Schuss in der Ortschaft auf die Truppe fällt.

Offiziere und Soldaten fassen jeden Einwohner stets schar ins Auge, dulden keine Hand in der Tasche, welche voraussichtlich eine Waffe birgt, und treten überhaupt stets mit der grössten Strenge und Härte auf.

Keine Glocke darf laüten, nötigenfalls sind die Glocken abzunehmen; überhaupt ist jeder Kirchturm durch eine Patrouille zu besetzen.

Gottesdienst nur über Bitte der Ortsbewohner und nur im Freien vor der Kirche, jedoch unter keiner Bedingung eine Predigt.

Während des Gottesdienstes eine schussfertige Abteilung in der Nähe der Kirche.

In jedem Einwohner, den man ausserhalb der Ortschaft, besonders aber in Waldungen trifft, sehe man nichts anderes als Bandenmitglieder, welche ihre Waffen irgendwo versteckt haben; diese zu suchen haben wir keine Zeit; man mache diese Leute, wenn sie halbwegs verdächtig erscheinen, nieder.

(2) Nochmals : Mannszucht, Wurde, aber grösste Strenge und Härte.

Ces *directions* sont un acte d'accusation contre ceux qui les ont écrites, et qui, dans l'intérêt de l'Humanité en laquelle je crois toujours, n'échapperont pas à l'expiation.

APPENDICE

LE PROCÈS D'AGRAM

Les documents autrichiens dont il est parlé (p. 46) sont ceux qui furent produits au procès de Zagreb (Agram), mars-octobre 1909. — A la suite de la dénonciation d'un agent provocateur, Nastitch, le ban de Croatie, agissant sur les ordres du gouvernement de Vienne, fit arrêter 58 personnes qu'il accusait, sous les prétextes les plus ridicules, de poursuivre, d'accord avec le cabinet de Belgrade, la dislocation de la monarchie austro-hongroise. Le procès, qui fut conduit de la façon la plus scandaleuse et qui provoqua l'indignation de l'Europe entière, avait été mis en scène par le Chancelier, le baron d'Aerenthal, qui, au moment de l'annexion de la Bosnie, voulait compromettre la Serbie et ameuter contre elle l'opinion. Les députés de la diète de Croatie déposèrent devant la cour de Vienne une plainte en diffamation contre l'historien Friedjung (un des signataires du manifeste des intellectuels allemands) qui, dans la *Neue Freie Presse*, les avait dénoncés comme coupables de haute trahison. Devant la cour de Vienne, il fut établi par des preuves matérielles incontestables que les documents sur lesquels s'appuyait Friedjung, et qui lui avaient été fournis par la Chancellerie, avaient été fabriqués par un certain Vasitch, sur les ordres du comte Forgach, ministre d'Autriche en Serbie. Friedjung fut obligé de reconnaître son erreur. M. d'Aerenthal, interpellé dans la Délégation, dut de son côté avouer tacitement sa responsabilité. Il déclara qu'il n'avait jamais cru à l'authenticité de ces documents. « Si, remarque M. Steed (*La Monarchie des Habsbourg*, p. 391 de la traduction française), la Russie n'avait pas retiré son appui à la Serbie — ce qui empêcha la guerre — il n'y aurait, plus eu aucune chance de percer à jour les procédés d'Aerenthal car l'Autriche-Hongrie aurait envahi la Serbie et fait exécuter, en vertu de la loi martiale, les Serbo-Croates que les faux accusaient de trahison. »

Le comte Forgach, qui, au mois d'août 1914, était le principal collaborateur du comte Berchtold, a repris exactement, après le meurtre de François-Ferdinand, les procédés qui avaient échoué en 1909.

78993. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.